Libération 20180416

http://www.liberation.fr/france/2018/04/16/france-tetes-d-accueil_1643830
Enquête

France têtes d'accueil

Par Kim Hullot-Guiot — 16 avril 2018 à 21:06

Au Centre d'accueil et d'orientation de Gelos (Pyrénées-Atlantiques), en mai 2017 Photo Cyril Zannettacci

Alors que la loi asile et immigration est examinée cette semaine à l'Assemblée, «Libération» a rencontré des personnes de tous horizons qui font preuve d'hospitalité envers les migrants. Le profil d'une autre France.

Sur la photo postée sur Facebook, Idrissa s'apprête à souffler ses bougies d'anniversaire sur le gâteau que lui tend Victoire. Le dessert a été confectionné maison, on a sorti des bulles. C'était en janvier, quelque part en Loire-Atlantique, dans le salon de Pascale, volontaire du réseau informel Migrants and Co. Créée il y a trois ans par Nathalie Mainguet, une mère de famille habituée au bénévolat mais qui ne vote pas, cette page Facebook met en relation des mineurs étrangers isolés et demandeurs d'asile avec des citoyens français.

L'histoire a commencé par une rencontre. Lors d'une distribution alimentaire en 2015, Nathalie Mainguet croise un jeune étranger qui ne parle ni anglais ni français et manque de tout : *«C'était une solitude absolue.»* Sur le réseau social, elle lance un appel aux dons de vêtements. *«Une connaissance m'appelle et me dit : "On a une chambre libre au fond du jardin." C'est presque parti d'une plaisanterie, il y est resté un an»,* se remémore-t-elle. Elle trouve aussi un restaurateur afghan qui fera l'interprète. De fil en aiguille, Nathalie Mainguet formalise la page Facebook, suivie par plus de 400 personnes, où l'on peut offrir un hébergement pour quelques jours ou le partage d'un repas avec de jeunes migrants. *«Je ne fais que de la mise en relation, chacun est libre de proposer ce qu'il veut. Je voulais faire un truc pas politique, ni religieux, ni structuré. Dans certains collectifs, on a l'impression que les bénévoles pensent que les gamins sont à eux, ça m'insupporte profondément»,* explique cette quinquagénaire.

Elan à bas bruit

Nathalie, Victoire ou Pascale : comme elles, à travers des associations ou des initiatives individuelles, des citoyens, mais aussi des personnalités de la culture *(lire ci-contre)* s'engagent pour l'accueil des migrants. *«Une force citoyenne a émergé partout en France,* confirme Nathalie Péré-Marzano, déléguée générale d'Emmaüs International. *Beaucoup de citoyens ne sont pas en phase avec la politique de non-accueil que Collomb met en œuvre.»* En février, un sondage BVA pour *l'Obs* montrait pourtant une réalité plus mitigée : 65 % des interrogés étaient pour l'accueil des réfugiés mais 63 % estimaient le nombre d'immigrés en France trop important. Et l'extrême droite a atteint le deuxième tour de la présidentielle après une campagne qui avait notamment vu naître à l'automne 2016 «Ma commune sans migrants», une charte proposée par le FN aux municipalités réticentes à l'accueil…

France de l'accueil contre France de la fermeture ? *«On a souvent tendance à mettre en exergue dans le débat public le repli sur soi et le rejet des personnes étrangères d'une partie de l'opinion, note* le secrétaire de la Cimade, Jean-Claude Mas. *Il ne s'agit pas de nier cette méfiance, mais nous constatons aussi, depuis 2015, le développement de mobilisations locales, informelles, de collectifs de citoyens, ici et là, qui s'autonomisent et mènent des actions de solidarité de proximité.»*Un élan à bas bruit mais inédit dans sa forme, selon la sociologue Isabelle Coutant, qui publie *les Migrants en bas de chez soi* (Seuil) *(lire page 5). «Dans les années 70, la solidarité était avant tout l'œuvre de mouvements d'extrême gauche ou de réseaux chrétiens,* explique-t-elle. *Depuis le mouvement de Saint-Bernard en 97, et plus encore depuis la naissance de RESF* [Réseau Education sans frontières], *une solidarité privée a émergé, celle de gens ordinaires, pas forcément politisés, confrontés directement dans leur vie quotidienne à l'obligation de faire un choix, et qui ne s'investiront dans cette cause que ponctuellement. Sans doute est-ce lié aussi à la défaillance actuelle des institutions : l'Etat, mais aussi les syndicats et les associations traditionnelles.»*

De quoi émouvoir l'historien de l'immigration Benjamin Stora, par ailleurs en charge d'une mission de coordination de l'action culturelle en faveur des migrants pour le ministère de la Culture : *«Je suis impressionné par cet élan qui contrevient à bien des égards aux croyances de la classe politique,* confie-t-il. *Voyez le nombre de bénévoles qui donnent de leur temps pour l'apprentissage de la langue !»*

Depuis lundi, le Parlement se penche sur le projet de loi *«pour une immigration maîtrisée et un droit d'asile effectif»* porté par le gouvernement, dont le passage en Commission des lois début avril ne laisse augurer aucun amendement majeur. Un texte jugé trop répressif par le

monde associatif. *«Ces dix, voire quinze dernières années, on fait le constat que plus les politiques migratoires s'endurcissent, plus le nombre de bénévoles augmente dans les associations : chaque durcissement provoque des volontés de citoyenneté et d'engagement»,* juge encore Jean-Claude Mas.

«Un peu d'altruisme»

A 375 kilomètres de Nantes, à Rouen, Elise, 38 ans, coordonne bénévolement le Réseau de solidarité avec les migrants (RSM). Lorsque commencent à affluer dans les médias les images de Syriens quittant leur pays, cette chargée de projet dans la formation professionnelle se demande, avec des amis et collègues, ce qu'elle peut faire pour aider. Ils créent le RSM, via lequel Norbert Tavernier, professeur en lycée agricole de 52 ans, accueille depuis deux ans des mineurs venus de la Sierra Leone, de Guinée, du Congo ou de Côte-d'Ivoire. Ses propres enfants ayant quitté le nid familial, il les loge chez lui, dans la campagne normande, en attendant leur prise en charge par l'Aide sociale à l'enfance. Il ne fait pas de long discours : *«Je le fais par conviction. Un peu d'altruisme, c'est tout.»* Il héberge en ce moment deux jeunes hommes : *«C'est clair que l'écart culturel est colossal. J'essaie de leur apporter un peu d'infos sur le système scolaire, leur donner les rudiments de politesse. Mais je n'en attends pas grand-chose, ils sont là pour se reposer. Je suis toujours étonné par leur faculté d'être normaux, malgré leur périple et leur jeune âge.»*

En juin, Emmaüs et d'autres associations se sont réunies pour créer les Etats généraux des migrations, qui entendent proposer une *«politique alternative, digne, d'accueil»,* notamment en créant des cahiers de doléances ou en conviant les députés sur le terrain. Environ 15 000 personnes participent aux réunions dans les 89 assemblées locales, montées dans 69 départements : *«Je dirais que derrière, il y a 200 000 à 300 000 personnes engagées»,* estime Nathalie Péré-Marzano, la DG d'Emmaüs International. A l'assemblée locale de Toulouse, on peut croiser Monique Langevine. Cette retraitée de la Sécurité sociale, membre de la Ligue des droits de l'homme, abonde : *«Il y a toujours de nouvelles têtes qui arrivent. On a beaucoup d'étudiants, des gens plus âgés comme moi, des salariés, des gens de tous milieux. Ça va des anars d'extrême gauche aux catholiques conservateurs !»* Elise : *«Dans le réseau, on rencontre des gens humanistes qui ne sont pas forcément de gauche.»* Lorsqu'elle distribue des tracts, elle juge l'oreille des passants plutôt bienveillante : *«On a certes des fous furieux ; on m'a déjà jeté un tract au visage, mais en général l'accueil est extrêmement positif.»* Nathalie Mainguet abonde : *«Tu entends parfois : "Tu aides les migrants et pas les Français." Mais ça vient systématiquement de ceux qui bougent jamais.»*

La multiplication des campements de fortune ou des squats, en particulier à Paris, ou l'ouverture de centres d'accueil et d'orientation (CAO) à travers le territoire, après le démantèlement de la «jungle» de Calais à l'automne 2016, ont été l'occasion pour certains de s'intéresser à une situation assez abstraite dans leur esprit.*«La question migratoire a inventé de nouvelles formes de solidarités,* note Jean-François Corty, de Médecins du monde, qui a consigné son tour de France de l'hospitalité dans *la France qui accueille* (L'Atelier). *Je pense à Malick, ce jeune habitant de Sarcelles, livreur à Paris, qui passait tous les jours devant le campement Porte de la Chapelle et qui a lancé un "défi" sur Facebook, appelant les autres quartiers à faire mieux. En soutenant les migrants, les habitants de certains territoires retrouvent aussi une dignité.»*

En Mayenne, Yannick Martin, un informaticien de 45 ans, a d'abord été à la rencontre de la quarantaine d'hommes débarqués au CAO de Laval. Depuis, avec son association,

«Rallumeurs d'espoir», il permet par exemple à des jeunes de participer à des activités sportives : *«Je ne crois pas qu'on puisse déconstruire les préjugés avec un discours. "Les migrants", ça évoque une masse, c'est facile de dénigrer quand on ne met pas de visage dessus. Mais une compétition gagnée avec le sourire fait son effet.»* Ajoutant, comme on dit une évidence : *«Tout le monde doit s'emparer de l'accueil, d'autant que c'est parti pour durer. Quand les gars viennent manger à la maison, c'est une richesse pour mes deux enfants. On a des discussions sur la culture française, sur la laïcité, ça nous fait réfléchir à notre propre culture.»*

Si l'engagement s'achève souvent quand le copain de lycée du fils obtient des papiers, ou quand les migrants quittent le quartier, la prise de conscience peut aussi devenir militantisme. Dans l'Yonne, c'est après l'ouverture du CAO à Sens qu'Amandine Bruchec, conseillère en économie sociale et familiale, s'est intéressée aux exilés. Engagée dans un collectif pro-accueil, cette femme de 23 ans, qui a aussi travaillé au sein du CAO, explique être devenue plus militante que bénévole. *«Avant, on était outrés quand deux mecs par mois se faisaient expulser. Maintenant, on n'arrive même plus à retenir les prénoms tellement ils sont nombreux à être convoqués et à partir. Il y a eu une accélération depuis Macron»,* déplore-t-elle. A Bourg-en-Bresse (Ain), Nolwenn, photographe de 30 ans, a commencé il y a un an et demi à aider les migrants avec des collectes de vêtements ou des distributions alimentaires : *«Je me suis rendu compte que ce n'était pas suffisant. Il y a des gens qui apportent des couvertures mais qui ne sont pas forcément pour l'accueil. Maintenant je suis une militante de la liberté de circulation.»*

«Stratégie du colibri»

Toutefois, ces mobilisations spontanées et peu encadrées sont guettées par le risque de se faire déborder. *«A Calais ou à la Porte de la Chapelle, certains [bénévoles] n'ont pas de recul, ils prennent les choses trop à cœur»,* témoigne Yannick Martin. Norbert Tavernier, lui, prône le sens de la mesure : *«C'est peut-être pour défendre le service public que je dis ça, mais j'ai l'impression qu'il y a une mobilisation des autorités et des politiques locaux sur la question. Les gens de l'Aide sociale à l'enfance font ce qu'ils peuvent.»* Ne pas se laisser submerger par l'intensité de la tache ou par l'émotion pour réussir l'accueil sur la durée : l'idée revient souvent chez les bénévoles. Nathalie Mainguet : *«Moi, je ne pourrais pas accueillir quelqu'un tout le temps chez moi, alors que j'ai de la place. Il ne faut pas culpabiliser, cela fausse tout. Chacun fait comme il peut et comme il veut.»*

C'est la fameuse «stratégie du colibri», reprise du penseur décroissant Pierre Rabhi, chère à Olga (1), qui héberge depuis un mois des jeunes étrangers chez elle, à Rouen : chacun fait sa part du travail, même si elle paraît minime. A 49 ans, elle a choisi d'héberger deux nuits par semaine, pas plus : *«Je bosse dans mon salon, et eux y dorment. Ça demande aussi toute une orga le matin : je vais pas traverser le salon à poil !»* rigole-t-elle. Selon cette enseignante, accueillir permet de *«rejoindre le réel. Le sentiment que j'ai dans le monde, c'est d'être impuissante. Avec les migrants, je sais que je peux au moins faire ça, accueillir. Et c'est à moi que je rends le plus service : ça désenglue du matérialisme, et m'oblige à savoir quel sens je donne à ma vie».*

(1) Le prénom a été changé à la demande de l'intéressée

Kim Hullot-Guiot